

LA GRANDE KABYLIE

Rédacteur : Jean-Pierre Frapolli

TABLE DES MATIERES

1. Description sommaire.....	2
2. Panorama du Djurdjura	2
3. Géographique et poétique, la plaine, les hauteurs	2
3.1. Le plateau d'Aboudid	2
3.2. La montagne, les plaines et "le milieu".....	3
3.2.1 La montagne.....	3
3.2.2. Le « Milieu »	4
3.2.3. Les plaines dites de « basse Kabylie »	6

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 Le Djurdjura depuis le piton d'Imaïsseren (JPF)	3
--	---

BIBLIOGRAPHIE

- Lacoste-Dujardin. (s.d.). Grande Kabylie.
Lacoste-Dujardin. (1997). La montagne bastion.
M'barek, R. (s.d.). Encyc. univers, vol IX, p96.

1. Description sommaire

Au Nord, la limite de la mer, avec trois cents kilomètres de côte, peu peuplée, entre l'embouchure de l'oued Isser et celui de la Soummam, avec successivement cap Djinet, les villages de Dellys, Tizirt, Port Gueydon, cap Corbelin, cap Sigli, cap Carbon et la ville de Bougie.

A l'Est, la vallée de la Soummam marque la délimitation de la « Grande Kabylie » avec la « Petite Kabylie ». Dès la période ottomane, cet oued représente la frontière entre la partie est, dépendant du beylik de Constantine et la partie ouest dépendant du beylik d'Alger. Cette délimitation fut reprise par le découpage administratif français.

Au Sud, le Djurdjura dessine la frontière naturelle de la Grande Kabylie. Son altitude moyenne est de mille cinq cents mètres avec des pics comme Lalla Khadija (2308 m.) et la Main du juif. Cette barrière, longue de près de soixante dix kilomètres, n'est franchissable que par les cols de Tirourda et de Chellata.

A l'Ouest, la limite peut sensiblement être déterminée par le cours de l'oued Isser et son affluent, l'oued Djemaa.

2. Panorama du Djurdjura

"...du point culminant de l'enceinte, le coup d'œil est magnifique; droit au Sud, les Monts Eternels dressent contre le ciel, leurs masses imposantes. A ses pieds, un enchevêtrement de ravins et de crêtes compose un immense décor sombre, rehaussé de points clairs qui sont les villages agrippés.

Grimpons sur le piton voisin d'Imaïnserène, le panorama s'étend du Djurdjura jusqu'au Sébaou. Au premier plan, Fort National, parc de verdure où pointe le clocher d'une modeste église, puis des chaînes successives, casquées de villages blottis sur eux mêmes et donnant une impression de cohésion. Du pâté vieillot des masures d'autrefois émergent, blanc sur gris, quelques constructions neuves, matérialisant une partie des bénéfices réalisés outre-mer par les quelques 2400 émigrants annuels de la région, dont 29 400 000 francs ont été reçus en 1930 par la poste du Fort. Que de privations de tous genres représente une telle puissance d'économie, mais aussi quel tribut de maladies en est la rançon."¹

3. Géographique et poétique, la plaine, les hauteurs

3.1. Le plateau d'Aboudid

"Imaginez un cirque de vingt kilomètres de rayon. Vers le Sud, immense paravent contre les souffles desséchants du désert, le Djurdjura dresse ses flancs dénudés. Au Nord, derniers gradins de la montagne, un moutonnement paisible de coteaux s'estompant dans le bleu turquoise de la Méditerranée.

Du haut du mamelon d'Aboudid, belvédère dominant tous ses voisins, la Kabylie semble dormir à l'abri de sa montagne. Les rides de ses propres découpures s'effacent; son visage imposant et agréable, mais sans fard superflu, laisse une heureuse impression de santé et de quiétude.

Parfois, cependant, sous le voile de la brume, la contrée prend une allure tourmentée: le mur lointain des monts semble un énorme squelette pétrifié, quelque brontosauve aux vertèbres saillantes que viennent battre des vagues en furie couronnées, comme d'une écume, par la multitude des bourgades semées sur les crêtes."

(cf. "au cœur du pays kabyle". M. Rémond. 1933. (308REM)

¹ cf "au cœur du pays kabyle". M. Rémond. 1933. (308REM)3. Paysage, parcours

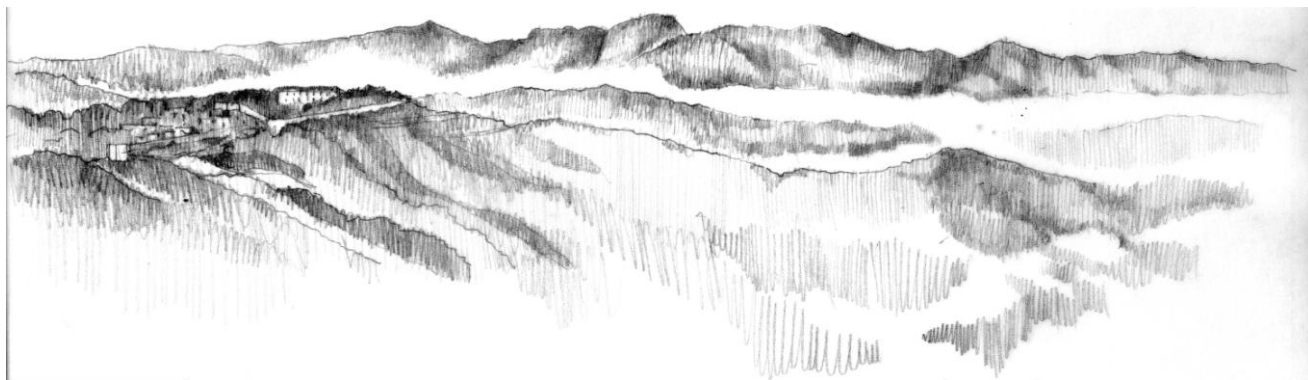


Figure 1 Le Djurdjura depuis le piton d'Imaïsseren (JPF)

3.2. La montagne, les plaines et "le milieu"

Le relief de la Grande Kabylie est constitué de trois parties, la Kabylie maritime au Nord, le Djurdjura au Sud et, entre les deux, le massif Agawa

3.2.1 La montagne

- **La chaîne côtière au Nord**, dite "Kabylie maritime", s'étend sur 100 km, entre le cap Djinet et Bougie, avec un point culminant à 1278m au tamgout («sommets») des Aït Jennad. Au centre les forêts de Yakourène et de l'Akfadou. Des versants nord vers la mer, désolés et peu peuplés en opposition aux versants sud vers le Sébaou, verdoyants et peuplés.

- **le Djurdjura**. Arc montagneux convexe, formant au Sud une barrière physique, climatique et historique, qui va s'infléchir à l'Est pour se confondre avec le "Massif". Le Djurdjura, porte un des sommets de l'Algérie: le tamgout de Lalla Khadîdja, à 2308m; une haute barre rocheuse,

- La haute montagne sacralisée

Partout, en quelque point que ce soit de ce massif kabyle, l'horizon se confond au Sud avec les cimes du Djurdjura, aux neiges persistantes jusqu'en avril ou mai. **La montagne** constitue donc la majeure partie du pays kabyle. Elle est partout présente, et la distinction est souvent difficile à établir entre la plus haute montagne inhabitée et les hautes collines montagneuses et très densément peuplée qu'elle domine. En fait, les Kabyles sont aussi très conscients et fiers de leur forte identité fondée tant sur leur qualité d'imazighen (hommes libres) que sur celle d'imesdurar (montagnards), jamais colonisés dans leur montagne. En fait, tout en préservant l'isolement de leurs familles, à l'abri dans leurs villages, les hommes ont pris la liberté de se déplacer souvent à l'extérieur de la Kabylie, dans les plaines et villes d'Algérie et même de tout le Maghreb, mais sans aucunement modifier leurs structures internes fondamentales, auxquelles ils marquent même un farouche attachement.

La haute montagne accidentée est pourtant, pour eux, un pays inquiétant et dangereux par nature. Dans les contes traditionnels kabyles, un des objets de quête est «l'eau d'entrechoquement des montagnes», que le valeureux héros doit aller quérir au péril de sa vie, une eau qui sourd des anfractuosités entre les rochers, eau magique, source de vie et de jouvence, et remède miraculeux. Cette représentation s'appuie sur la réalité du djebel Djerdjer, ouadjar budfel, la «montagne de neige», la sierra du Djurdjura, dont les nombreuses diaclases fissurent en tous sens les parois calcaires en y abritant tout un réseau hydrographique souterrain.

Cette grande montagne pierreuse, creusée de profondes grottes, de puits sans fond (avens karstiques nommés anouen kabyle) et autres gouffres, est considérée par les Kabyles comme le domicile d'êtres surnaturels, de génies de toutes sortes, serpents, ogresses, ogres, hydres, occupants des nombreuses profondeurs cavernueuses: autant de portes vers le monde chthonien, et que seuls des hommes d'exception, tels les courageux héros des contes, peuvent affronter et vaincre.

On associe aussi volontiers à la montagne kabyle **l'asile** qu'elle offre à des voleurs de grands chemins et à bien d'autres bandits, dont elle garantit la solitude. C'est aussi dans cette montagne que les Kabyles situent leurs mythes antéislamiques encore connus, par exemple celui de l'origine des animaux sauvages, engendrés par la semence d'un buffle fécondée par le soleil dans un creux de rocher, dans le massif de l'Haïzer, une des cimes occidentales du Djurdjura, ou celui du premier homme et de la première femme surgis sur terre par des fentes de la montagne, depuis les profondeurs souterraines. C'est encore dans ces rochers élevés de la sierra que la « Première Mère du Monde » aurait déchaîné les intempéries qui depuis, dit-on en Kabylie, provoquent la mort de nombreux animaux à la fin du mois de février, pendant les jours de froidure dits « jours de la Vieille ».

Cette nature sauvage et vide d'hommes, aux rochers escarpés et calcaires, percée en tous sens de profondes diaclases et de grottes souvent réputées sans fond, aux hautes surfaces karstiques creusées de lacs et de lapiaz, fut de tout temps tenue pour lieu sacré, résidence de génies ou d'ogresses redoutées, en communication avec le monde souterrain et l'au-delà. Nombre des sommets remarquables du Djurdjura suscitent aujourd'hui encore des invocations des forces chtoniennes et accueillent des pèlerinages lors desquels sont célébrés des rites contre la stérilité. Ces hauts lieux sacralisés, dans la partie déserte de la montagne, celle des sommets rocheux de la sierra, sont pourtant particulièrement islamisés. Ils ont même accueilli des retraites d'ermites, comme Lalla Khadîdja, éponyme du sommet, qui y trouva refuge, et aussi celles des quatre premiers imrabden (marabouts), saints hommes fondateurs de l'islam en Kabylie, venus au XVI^{ème} siècle, depuis les ribat, monastères forteresses de la Seguiet el-Hamra, dans le désert du Sud marocain, jusqu'à un ermitage temporaire dans le Djurdjura, pour s'installer ensuite en différents centres religieux, les zaouïas, dispersés à travers la Kabylie. Leurs descendants prêchent, enseignent le Coran et servent de médiateurs entre les tribus.

Cette sierra inhospitalière est aussi jugée bien propre à désespérer le paysan. Les pierres et le maquis méditerranéen qui en couvrent les pentes en sont les deux aspects complémentaires. Mais la haute montagne des rochers est plus dangereuse que le maquis, car elle cumule la difficulté du relief et l'éloignement en altitude, alors que toute la Grande Kabylie habitée s'étend à ses pieds depuis le Nord du Djurdjura jusqu'à plus d'une cinquantaine de kilomètres de distance à vol d'oiseau, et le double ou le triple par les chemins accidentés. Un des exploits que doivent accomplir les héros des contes, à valeur initiatique, est le défrichage d'une montagne qu'il leur faut aplanir et transformer en jardin, tâche impossible à mener à bien sans le secours de puissances surnaturelles. Pourtant, la sierra est aussi reconnue comme source de vie; elle est à la fois dissuasive par sa rudesse et bienfaisante par l'eau qu'elle dispense, telle une vaste éponge, grâce à son karst réservoir au point que, dans certaines grottes profondes, la glace demeure jusqu'en été, exploitée par les Kabyles des Aït Koufi, la tribu la plus proche, autrefois fournisseurs attirés des deys turcs d'Alger.²

3.2.2. Le « Milieu »

- **Le massif Agawa**, au-dessous et au Nord de la "haute montagne", présente un paysage tout en "rondeurs", protégé d'une érosion conséquente par un couvert végétal, relativement important. Un réseau hydrographique dense, aboutit à des entités géographiques de tailles équivalentes, correspondant aux tribus distinctes. Des monts qui atteignent 1500 mètres et des lignes de crêtes entre 800 et 1200 mètres, sur lesquelles s'implantent les villages. "Le cœur de la Grande Kabylie, un massif ancien découpé par un ensemble de vallées entre lesquelles se dressent de longues digitations. Elles s'abaissent depuis le Djurdjura au Sud, vers l'oued Sebaou, jusqu'au Nord maritime, hachées de ravins très creusés. A 800m d'altitude moyenne, c'est la partie des Kabylies la plus densément peuplée (de l'ordre de 200hab./km²), par les Igawawen, d'où son nom de massif Agawa".³

² C.Lacoste-Dujardin Grande Kabylie

³ C.Lacoste-Dujardin Grande Kabylie

"Sur les longues croupes qui descendent du Djurdjura sont installés de très nombreux et gros villages, qui jalonnent les crêtes de leurs maisons jointives aux toits de tuiles rouges, serrées en gros bourgs perchés. C'est tamourt leqbayel, le «pays des Kabyles», auquel ils manifestent un attachement indéfectible. Le massif possède, à 1000m, sa plus grosse agglomération: Larbaâ n'aït Iraten (autrefois Fort-National et aussi, auparavant, quelques années, Fort-Napoléon), petite ville qui s'est développée autour d'une citadelle construite par l'armée française. Toutes ces hauteurs, à une moyenne de 800m environ, sont entaillées de profonds ravins où roulent des torrents dévastateurs lors des pluies méditerranéennes d'automne ou de printemps.

Les hommes trouvent à grand-peine quelques hauts replats et des fonds de ravins à cultiver temporairement. Mais la plupart des versants, trop raides, ne sont guère propices qu'à l'**arboriculture (oliviers, figuiers surtout)**, que les Kabyles pratiquent avec beaucoup d'art, de soin et de peine, allant autrefois jusqu'à s'encorder sur les pentes excessives où, cependant, parviennent à s'accrocher les racines des figuiers et de nombre de variétés d'autres arbres fruitiers. En réalité, pour vivre décemment, les Kabyles, entreprenants, ont toujours cherché des **compléments de ressources hors de l'agriculture**, d'abord dans différentes formes d'**artisanat: orfèvrerie, armurerie, travail du bois, fabrication de tissus, de tentures et de tapis, poterie, etc.** Enfin, nombre d'entre eux ont tiré la subsistance de leur famille du **commerce, de bœufs de labour** près de la haute montagne, et d'**entreprises de colportage au long cours à travers le Maghreb**, à partir des villages du massif Agawa, enfin de l'**émigration plus lointaine et durable**. Les hommes laissaient femmes et enfants bien à l'abri des villages perchés dans la montagne, tandis qu'eux-mêmes s'aventuraient au-dehors, dans les villes algériennes, Alger, Oran. Ils allaient aussi jusqu'à Tunis, travailler comme **maçons, épiciers**, voire, grâce à leur réputation guerrière, comme **soldats** (ils furent les célèbres Zouaouas – les «Zouaves» – du bey de Tunis ou du dey d'Alger, chargés de châtier les révoltes des janissaires turcs) ou sur mer, comme marins à bord des galères corsaires. Enfin, à partir des années 1900-1910, de l'autre côté de la mer jusqu'en France, les Kabyles furent les premiers Algériens à venir travailler. Aujourd'hui, la Kabylie vit encore en grande partie de cette **émigration** à présent stabilisée en immigration.⁴

En réalité, pour subvenir à leurs besoins vitaux par l'agriculture, les Kabyles ont toujours eu besoin des compléments de céréales que seules leur permettaient d'obtenir les plaines et les grandes vallées bordières du massif, certaines d'entre elles pénétrant même la montagne, et où ils se gardaient d'habiter. Elles ne furent guère colonisées non plus, les grands domaines européens occupant davantage la Mitidja, la vallée du Chélif ou les hautes plaines plutôt que de s'installer à proximité des remuants Kabyles, si prompts à prendre les armes. Cependant, pour cultiver ces plaines où peu d'entre eux avaient des terres, il leur avait fallu s'entendre avec leurs occupants et propriétaires, avec qui ils s'engageaient par différentes sortes de contrats. Mais ils s'y trouvaient à la merci de multiples pillards, et surtout des soldats du dey d'Alger (en partie cantonnés dans les bordjs des plaines), qui prétendaient leur faire payer des impôts, ce qui les a longtemps contraints à ne descendre qu'en armes pour labourer et moissonner dans la plaine, dans la crainte de perdre leur récolte. Pour les cultivateurs montagnards, le danger était tel que le laboureur de la plaine est, en kabyle, comparé au lion dont il est supposé avoir la force. La plaine est donc, pour les Kabyles, un lieu de défi et de combat où le courage des hommes est mis à l'épreuve: «Qui veut acquérir des valeurs viriles descend dans la plaine...», chante-t-on pour exhorter les jeunes gens au courage. Une maxime dit encore: «Qui a des fils dans la montagne n'a rien à redouter dans la plaine.» Aussi les Kabyles se sont-ils fait une réputation de farouches guerriers, experts en tactique d'embuscade appropriée à leur armement et au terrain montagnard, exprimant souvent un amour-propre fort susceptible, fondé sur un sentiment de l'honneur qui leur a fait une réputation telle que nul étranger ne s'avise de le provoquer, et d'autant plus redoutable qu'il s'appuie sur la solidarité du village ou de l'aârch, la «tribu».

Les Kabyles entretiennent et cultivent leur valeur la plus précieuse, la taqbaylit, ou «kabyilité», à la fois **honneur kabyle et vertu montagnarde**. Leur disposition de défense

⁴ La montagne bastion ([Lacoste-Dujardin, 1997

permanente contre les intrusions extérieures a amené leurs tribus à résister farouchement à tous les envahisseurs, dont successivement les Turcs et les Français, au point que ces derniers ne purent conquérir la Kabylie avant 1857, soit pas moins de vingt-sept années après avoir débarqué en Algérie (1830). Encore fallut-il s'y prendre à plusieurs reprises et jusqu'à sévèrement réprimer, quatorze années plus tard, l'insurrection de 1871 qui embrasa surtout la Kabylie. L'on connaît aussi la part capitale que les Kabyles ont prise à la guerre d'indépendance de l'Algérie de 1954 jusqu'en 1962, puisque la wilaya III, celle de la montagne kabyle, fut un des lieux de maquis et de combats les plus constants et les plus acharnés tout au long de ces huit années de guerre, à laquelle toute la population kabyle a payé un tribut particulièrement lourd.⁵

3.2.3. Les plaines dites de « basse Kabylie ».

Les plaines de "Basse Kabylie", entre l'oued Isser et l'oued Sébaou, sont parcourues par les affluents de ces deux oueds comme les oueds Raoudja, Chender, Ménail, Boghni, bou Gdoura. Leurs collines de faible altitude, dans la continuité de la Mitidja, furent très tôt attribuées pour être mises en valeur par la colonisation, avec les villages de Bordj Ménaïel, Bohni.

- **la dépression Dra el Mizan/les Ouadias.** Vaste dépression entre le "Massif" et le Djurdjura, au centre de la Kabylie.

- **la plaine du Sébaou**, importante surface agricole, située entre la chaîne côtière et le "Massif". Avant la colonisation, les fermes de cette vallée furent données en privilège par les Turcs aux marabouts locaux ce qui, occasionna d'éternelles contestations violentes des tribus dominant la plaine.

- **la plaine de la Soummam** à l'Est de la Grande Kabylie, qui, hormis la région de Bougie, ne fut jamais sous l'administration turque.

"Jamais ces hommes ne paraissent avoir été tentés de redescendre dans le bas pays et je ne vois pas sur quels arguments, on a pu s'appuyer pour soutenir que, "suivant les vicissitudes politiques et militaires, la Kabylie jouait un rôle de refuge des populations des plaines fuyant l'envahisseur, puis de point de départ d'une reconquête, de sorte que la zone réputée kabyle se serait tantôt accrue et aurait englobé de larges lambeaux de plaine, ou au contraire se serait réduite aux seuls pitons, d'où l'on pouvait narguer soit l'ennemi, soit un pouvoir central trop éloigné et anonyme".⁶

Pour la plupart, les Kabyles n'avaient ni la possibilité, ni l'envie, ni le temps, ni le besoin de cultiver les "plaines" situées au pied de leur montagne. "La possibilité, parce que dans la plaine proche où la terre est encore rare et les hommes encore nombreux, tout comme dans la montagne elle même, vendre son bien c'est se déshonorer et cela ne se faisait pas. L'envie parce qu'ils étaient davantage attirés par d'autres activités et parce qu'elle aurait été source d'ennuis tant avec les propriétaires voisins qu'avec les Turcs. Le temps, parce que les activités qu'ils s'étaient données les absorbaient complètement. Le besoin enfin parce qu'ils avaient trouvé d'autres moyens de s'approvisionner en céréales"⁷.

5.Lacoste-Dujardin Grande Kabylie

6 Redjala M'barek, Encyc. univers, vol IX, p96)

7 MOR p80